

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LXXI^e ANNÉE.

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899

par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 51 - 1949



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Amorim de Carvalho, *Guerra Junqueiro e a sua obra poética.*
Porto, 1945.

Ce livre, où l'auteur se réclame des principes de la critique objective, constitue, en fait, une réhabilitation de Guerra Junqueiro. A vrai dire, elle s'imposait, car ce poète fougueux, qui avait obtenu

l'adhésion des foules, paraissait victime, depuis quelques années, d'un injuste dédain, lequel procède à la fois d'une sourde hostilité contre les idées qu'il représente et de la fâcheuse habitude qu'affecte toute école nouvelle, surtout au Portugal, de renier la génération qui l'a précédée. Il semble, toutefois, qu'on dispose actuellement du recul nécessaire pour apprécier l'œuvre sans les illusions ou les préventions d'une courte vue. M. A. de Carvalho doit, comme poète, sa première initiation à Junqueiro et ne s'en cache pas. Mais il se garde bien de le défendre à tout prix contre l'intransigeance des novateurs ou la sévérité des philosophes qui se plaignent de ne pas trouver, chez ce vulgarisateur, qui se donne des airs de penseur, un système cohérent. Il reconnaît que le sujet de la *Mort de D. Juan* est mal choisi pour la démonstration, ce qu'avait déjà remarqué António Sérgio, que l'auteur abuse des lieux communs, que l'inspiration lyrique se confond chez lui, jusqu'à la compromettre, avec l'inspiration épique et que ses meilleurs poèmes, mal composés, valent surtout par les épisodes. Il fait la part du verbalisme, de la rhétorique, des imitations. Mais il plaide les circonstances atténuantes, justifiant la poésie sociale qui s'adresse au grand public, où le collectif l'emporte sur l'individuel, ce dont on fait un mérite à Victor Hugo. Il prouve surtout que son disciple portugais, accusé de masquer sous l'opulence de la forme la pauvreté du fond, a su, quand il le voulait, rester simple, que son bucolisme est authentiquement national et qu'il y a dans son œuvre, inégale mais puissante, des éclairs de génie. Ces jugements très nuancés de M. A. de Carvalho reposent sur une conception raisonnée de la hiérarchie des valeurs en poésie, abstraction faite de toute considération pédagogique, philosophique, politique, morale ou religieuse.

Une simple analyse ne pourrait donner qu'une idée incomplète de ce livre impartial et riche en aperçus originaux. Mieux vaut indiquer, à titre d'exemples, certains résultats qui nous obligent à modifier notre point de vue. En ce qui concerne les sources portugaises, on savait que la vision de l'histoire, dans *Pátria*, est empruntée à Oliveira Martins. M. Hourcade avait insisté sur l'influence de João Penha. M. A. de Carvalho montre que Junqueiro, à ses débuts, s'est inspiré de Soares de Passos, en qui l'on ne doit pas voir seulement le représentant du romantisme langoureux, mais l'initiateur de la poésie scientifique (*O firmamento*) et de la poésie révolutionnaire (*O escravo, Liberdade*). En ce qui regarde les sources françaises, Baudelaire n'aurait pas agi seulement par l'intermédiaire d'Eça de Queiroz (*Poemas de Macadam*), mais directement, ainsi qu'il résulte de certains rapprochements avec *La Charogne*, *Les métamorphoses du Vampire*. M. A. de Carvalho complète la liste des réminiscences de Victor Hugo, à laquelle nous ajouterons (à propos de sa note de la p. 290) le souvenir des *comprachicos* de *L'homme qui rit*. La ressemblance entre le *Doido*

de *Pátria* et Hamlet méritait d'être signalée. Il importait surtout de fixer la position de Junqueiro à l'égard du symbolisme, question soulevée par l'apparition presque simultanée, en 1892, à quelques semaines d'intervalle, de *Só* et de *Os simples*. M. A. de Carvalho prouve qu'António Nobre imitait déjà Junqueiro, presque servilement en 1886, et qu'il n'avait pas cessé de l'imiter dans *Despedidas*, recueil composé de 1895 à 1899. Il admet, d'ailleurs, qu'il y eut action réciproque. On retiendra également que Nobre, quand il était *bem constituído, alegre*, a pris la première idée de sa poésie morbide dans la *Morgadinha* de Júlio Diniz, avant de devenir lui-même un *doente* et que, d'autre part, il avait peu d'estime pour les symbolistes français, méprisant Moréas et ne faisant d'exception que pour Verlaine. Le symbolisme d'*Os simples* est déjà contenu en germe dans la *Morte de D. João*, ce qui n'exclut pas, pour la technique de la versification, une influence d'Eugénio de Castro, qui avait publié *Horas* en 1891. Replacé dans l'évolution de la poésie portugaise, Junqueiro n'apparaît pas comme un auteur à la suite, mais comme un précurseur. Il a été choisi comme modèle, non seulement par Nobre, mais par Cesário Verde et par Gomes Leal. On peut même soutenir, comme l'a suggéré Raúl Proença, qu'il annonce le modernisme, opinion que M. A. de Carvalho confirme par une comparaison, évidemment paradoxale, avec Sá-Carneiro et Florbela Espanca. Un dernier point sur lequel il apporte une précision utile est l'attitude religieuse de Junqueiro. Son anticléricalisme ne l'empêchait pas d'admirer Renan et de voir le christianisme à travers *La vie de Jésus*. Que faut-il penser de sa conversion au catholicisme, que rien ne semble préparer? Il écrivait bien en 1921 : « J'ai été, je dois le déclarer, très injuste à l'égard de l'Église. *La vieille du Père éternel* est un livre de jeunesse. Je ne l'aurais pas écrit à quarante ans. » Or, il en avait soixante quand il attaquait encore violemment le clergé dans l'article intitulé : *Sacré-Cœur*, qui est de 1910, mais qu'il a remanié pour le mettre d'accord avec sa note. Ce désaveu, qu'on le qualifie de falsification ou de rétractation, donne à réfléchir, car il semble avoir subi jusqu'à sa mort des fluctuations attestées par les témoignages contradictoires.

L'impression générale qu'on retire du livre de M. A. de Carvalho, c'est que Junqueiro a été, comme son maître Victor Hugo, « l'écho sonore » de sa génération et que, malgré son cosmopolitisme apparent et parfois étalé, il a exprimé, mieux que tout autre poète, ce qu'il y a de spécifiquement national dans le folklore, sous la forme du bucolisme et surtout de la *saiidade*, qu'il interprète avec un sentiment plus sincère et plus profond que Garrett. On devra tenir compte, à l'avenir, de cette revision des valeurs qui marque une réaction salutaire.

G. LE GENTIL.